

Les tabernacles du Québec des XVIIe et XVIIIe siècles

Yves Laberge

Numéro 136, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90382ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laberge, Y. (2019). Compte rendu de [Les tabernacles du Québec des XVIIe et XVIIIe siècles]. *Cap-aux-Diamants*, (136), 48–49.



Enlèvement, naufrage, combat, fuite, amour, passion, torture et évasion. Tous les éléments sont réunis pour vous tenir en haleine du début à la fin. La jeune héroïne devra faire preuve d'ingéniosité pour arriver à ses fins.

Les lecteurs seront projetés dans le temps entre les fortifications de Saint-Malo et les rives du Nouveau Monde. Impossible de ne pas se laisser imprégner par l'atmosphère incroyable qui se dégage de cette œuvre magnifique. L'auteur se dévoile à nous dans un style coloré et lumineux. Un peu honteuse de devoir admettre qu'il m'était jusqu'alors inconnu, je suis heureuse d'avoir fait sa connaissance à travers cette œuvre et je remercie les Éditeurs réunis sans qui cette découverte n'aurait pas été possible.

Une idée audacieuse que celle de rééditer l'œuvre d'un auteur ancien. Et pourquoi ne pas réitérer cette expérience plus d'une fois... Merci aux Éditeurs réunis d'avoir fait revivre cet ouvrage magnifique...

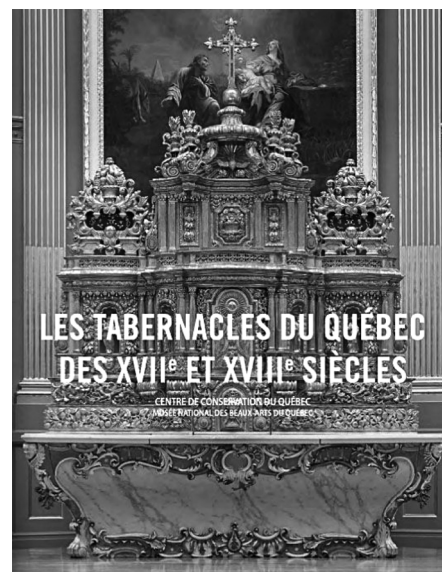
Johannie Cantin

Claude Payer et Daniel Drouin, avec la collaboration de Michel Élie et la contribution de Claude Belleau et Stéphane Doyon. *Les tabernacles du Québec des XVII^e et XVIII^e siècles*. Québec, Centre de conservation du Québec / Musée national des beaux-arts du Québec / Publications du Québec, 2016, xxiii+271 p.

Cette étude magistrale sur le mobilier liturgique des églises du Québec à l'époque de la Nouvelle-France peut être considérée comme une somme, autant sur l'art religieux que sur l'histoire du Québec à l'époque coloniale. Pour bien saisir l'importance patrimoniale de cet ensemble méconnu que l'on ne peut dissocier des débuts de la vie française en Amérique, il suffit de relire l'inventaire tracé dès la première page, dont nous reproduisons seulement un bref extrait : « Quatre-vingt-quatre tabernacles complets fabriqués au XVII^e et au XVIII^e siècle nous sont parvenus. De ce nombre, cinq ont été importés de France au XVII^e siècle et au début du XVIII^e. Quarante-neuf datent d'avant la Conquête, alors que les autres ont été exécutés dans la nouvelle colonie britannique entre 1760 et 1800 » (p. 1).

Ouvrage d'une grande rigueur, *Les tabernacles du Québec des XVII^e et XVIII^e siècles* se subdivise en cinq chapitres, montrant d'abord les meubles de culte qui furent importés de France au XVII^e siècle, pour ensuite inventorier successivement les églises de Québec et de l'Est, de la région de Trois-Rivières et du centre du Québec (en incluant Bécancour, Berthierville), et enfin de la grande région de Montréal.

L'évolution de l'art sacré ne s'est pas toujours faite linéairement, même si le nombre d'artistes-sculpteurs était relativement restreint en Nouvelle-France : décrivant successivement chaque création, Claude Payer et Daniel Drouin montrent très bien le caractère exceptionnel de certaines pièces comme le « grand modèle » de François Baillairgé, datant de 1797 et de style néoclassique,



à la basilique-cathédrale Notre-Dame de Québec (p. 135) — qui n'était ni le plus gros ni le plus grand, mais le plus original, car celui-ci rompt avec tout ce qui précéda. Par contre, l'exemplaire le plus grand qui subsiste (parmi ceux fabriqués en Nouvelle-France) serait situé à l'église Sainte-Famille, sur l'île d'Orléans (p. 110). Contre toute attente, on décrit également un autre spécimen de l'Immaculée Conception de Kaskaskia, aux États-Unis localisé à l'église, et qui rappelle l'étendue de la Nouvelle-France au XVIII^e siècle. Ce tabernacle similaire à ceux de nos églises québécoises qui voisinait le fleuve Mississippi serait l'œuvre d'un sculpteur de la famille Levasseur, dont les membres avaient décoré plusieurs paroisses du Canada français (p. 103).

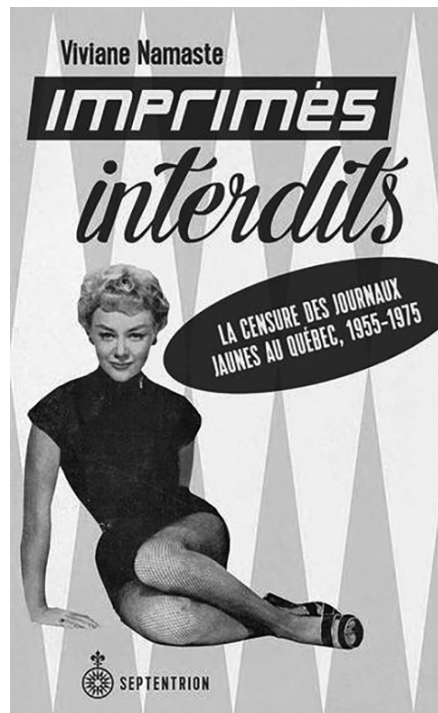
Par l'étude des maîtres-autels de nos églises, nous pouvons comprendre le travail admirable de ces premiers artistes : sculpteurs, menuisiers et ornementalistes québécois, pour la plupart formés en France — comme Jacques Leblond de Latour, qui fit le voyage de Bordeaux vers Québec en 1690 (p. 63). Avec ce corpus sacré, nous remontons aux origines de l'art québécois et canadien, et les artistes étudiés dans ces pages font figure de pionniers. Ce sujet n'est pas nouveau dans l'histoire

de l'art québécois. On se souviendra de l'excellente monographie de René Villeneuve sur *Le tabernacle de Paul Jourdain* (Ottawa, Musée des beaux-arts du Canada, 1990, 94 p.). L'une des dernières sections recense toutes les pièces répertoriées, et chaque œuvre est localisée, datée et photographiée (p. 229-257). Le travail conjoint des trois coéditeurs et de tous les coauteurs permet au lecteur d'apprécier pleinement ce que l'on peut considérer comme le plus beau livre d'art paru au pays en 2016. Sur le plan visuel, la mise en pages est exemplaire : plusieurs des photographies occupent une pleine page, ce qui permet d'apprécier les détails des œuvres reproduites. Le texte, clair et accessible même au non-initié, rend à chaque pièce son historique, son originalité et son unicité. En sachant que ce patrimoine religieux doit être préservé et qu'il « ne reste debout au Québec que vingt-et-une églises construites avant 1800 » (p. 1), il importe que nos gouvernements, et particulièrement le ministère de la Culture, intensifient leurs efforts pour protéger et classer systématiquement tous ces monuments emblématiques et lieux de culte éminents, qui forment un patrimoine en voie de disparition. Qui plus est, on s'étonne que le ministère du Patrimoine canadien n'ait pas déjà reconnu l'ensemble de ces églises comme des « lieux historiques nationaux ».

Yves Laberge

Viviane Namaste. *Imprimés interdits. La censure des journaux jaunes au Québec, 1955-1975*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2017, 238 p.

L'auteure nous offre ici une recherche vraiment intéressante en ce qui a trait à la publication des « journaux jaunes » au Québec sur une période d'environ vingt ans. Ces petits feuillets étaient



ainsi surnommés « journaux jaunes » en raison de la mauvaise qualité du papier sur lesquels ils étaient imprimés. Ils servaient essentiellement à documenter et à promouvoir la culture des cabarets et représentaient donc, aux yeux de la société et du clergé, le loisir, la sexualité, la vie artistique et la vie nocturne. Évidemment, ils étaient surtout très populaires dans les grands centres urbains tels que Montréal et Québec, mais des campagnes de dénonciation et de lutte aux « journaux jaunes » ont eu lieu dans des villes comme Rimouski, Sherbrooke, Rivière-du-Loup et Sept-Îles.

Les « journaux jaunes » ont, bien sûr, été la cible des groupes religieux, étant dépeints par ces derniers comme l'outil par excellence pour assassiner la moralité. Le maire Jean Drapeau de Montréal les a d'ailleurs accusés d'être responsables de la corruption des mœurs. Il demanda alors l'aide des citoyens afin de dénoncer les kiosques qui vendaient ce type de publication. Un comité de surveillance a même été mis sur pied à cet effet.

En 1955, il se produisit une véritable campagne de lutte contre le

blasphème, la vente des boissons alcooliques et l'ouverture des salles de spectacles et des commerces le dimanche. Sur une période de treize ans, c'est environ 150 revues à caractère dit « immoral » qui seront éradiquées. En 1966, la lutte se poursuit et on dénombra alors 3 000 publications saisies lors de l'Opération censure. L'argument premier de cette lutte acharnée était de protéger la jeunesse québécoise contre ces publications malsaines afin d'éviter leur influence néfaste. On orientait alors les jeunes vers des lectures à caractère principalement religieux. La lutte se poursuit jusqu'en 1975 et cette année-là, plusieurs cabarets et « journaux jaunes » disparurent du paysage québécois.

La recherche de l'auteure est fascinante. Le style littéraire est simple et accessible et le rythme du livre est parfait. Les documents visuels sont abondants et d'une excellente qualité. Viviane Namaste est professeure titulaire à l'Institut Simone-de-Beauvoir et titulaire d'une Chaire de recherche sur le VIH/sida et la santé sexuelle à l'Université Concordia. On ne pouvait s'attendre à autre chose qu'à une telle réussite littéraire de la part de l'auteure. À la lumière de cette recherche, doit-on s'étonner qu'il y ait encore une forme de censure au Canada de nos jours? Certaines publications écrites sont encore difficiles à obtenir, de nombreux sites Internet sont interdits ou inaccessibles au Canada et l'information mise à la disposition des citoyens fait l'objet de vérifications constantes. Nous sommes alors en droit de nous demander jusqu'où voulons-nous permettre à la censure de s'étendre. Alors que les événements tragiques contre la liberté d'expression se multiplient dans le monde, ce livre pousse à la réflexion et nous fait prendre conscience que la censure est un phénomène persistant contre lequel il faut se battre sans relâche.

Johannie Cantin